

## STÉRÉOTYPIE ET LANGUE DE BOIS : COMME UN AIR DE FAMILLE

À lire l'abondante production dont elle fait l'objet, tant sur le plan scientifique que dans le domaine des essais polémiques, la langue de bois est une notion à la mode en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. On peut voir au moins deux raisons à ce succès. La première tient sans doute à la médiatisation sans cesse croissante des discours officiels tenus par des autorités de tous ordres, au soupçon de manipulation qui leur est bien souvent associé et au développement corollaire d'une mythologie de la transparence et de la vérité perçue comme la nouvelle norme des valeurs démocratiques. Les différentes formes de *novlangues* qui se sont épanouies au long du XX<sup>e</sup> siècle ont exacerbé la vigilance des citoyens à l'égard d'une aliénation que Barthes considérait déjà comme inhérente à l'usage ordinaire de la langue. À partir du moment où toute langue est perçue comme « fasciste »<sup>1</sup>, le concept de langue de bois devient nécessaire pour nommer – en les stigmatisant – les manifestations les plus visibles de ce phénomène. La seconde cause vient du besoin de renouvellement conceptuel qui traverse continuellement les sciences humaines : « langue de bois » est une notion relativement neuve et élégante,

bénéficiant du chic d'une métaphore, et qui paraît utile pour spécifier la trivialité des « clichés » et l'intellectualisme des « stéréotypes ».

### Des manifestations variées

Formellement, la notion de langue de bois sert aujourd'hui à désigner une diversité de fonctionnements verbaux. On peut ainsi l'utiliser pour caractériser un discours emphatique ampoulé (comme celui du conseiller Lieuvain dans *Madame Bovary*, ceux du maire de Champignac dans la série BD Spirou ou encore les logorrhées d'un autre personnage de BD, Achille Talon), un discours embarrassé (par exemple, celui d'un ministre qui cherche à minimiser une tension qu'il a provoquée au sein du gouvernement dont il dépend), un discours maladroit qui ne parvient pas à capter la réalité qu'il poursuit (on songe ici aux propos de Bouvard et Pécuchet chez Flaubert, et à leurs épigones, comme les personnages de Rank et Xerox dans *Le Souverain Poncif*

de Morgan Sportès, 1986), un langage scientifique pédant (comme celui que dénonçait Pierre Beauvais dans *L'Hexagonal tel qu'on le parle* (1970), un discours volontariste visant à sublimer la réalité de demain (c'est le cas de la plupart des discours politiques), ou encore les stéréotypies langagières dénoncées par Daninos dans *Le Jacassin* (1962), par Jean Dutourd dans *Ça bouge dans le prêt-à-porter* (1989) ou par Alain Schifres dans son *Nouveau Dictionnaire des idées reçues, des propos convenus et des tics de langage* (1998).

Comment dégager les traits distinctifs de la langue de bois sur une base aussi large? Aux yeux des récepteurs qui la dénoncent, elle exprime le réel de manière *indirecte*, soit par le biais de figures rhétoriques (Champignac, Lieuvain), soit par le biais d'euphémismes (les hommes politiques) ou encore à travers une quantité jugée excessive de non-dits et de nuances. Plus précisément, le reproche fait à la langue de bois est triple : elle complexifie ; elle occulte ; elle ment. Ces trois griefs s'imbriquent en fait : l'excès de complexité crée une opacité qui empêche la révélation de la vérité.

Corollairement, par son caractère général et abstrait, la langue de bois s'oppose au « parler vrai ». Celui-ci, qui fut illustré naguère en France par des personnalités aussi diverses que Michel Rocard, Bernard Tapie ou Jean-Marie Le Pen, puis plus récemment par Nicolas Sarkozy ou Jean-François Copé (auteur d'un essai intitulé *Promis, j'arrête la langue de bois*, 2006), ne se définit pas comme un discours qui rejoindrait à coup sûr la réalité mais comme un discours qui produit l'illusion de celle-ci. Empiriquement, le parler vrai s'oppose à la langue de bois par un certain nombre de marqueurs linguistiques, comme la brièveté des phrases, la simplicité du vocabulaire, le caractère direct du langage, le recours au registre familier, l'ancrage énonciatif dans l'expérience personnelle, l'absence relative de généralisations. Un exemple récent de parler vrai est le discours véhément que le député européen britannique Nigel

Farage a tenu en janvier 2010 contre les nouveaux responsables de l'Union européenne, et notamment son nouveau président Herman Van Rompuy, qu'il a traité, ni plus ni moins, de « serpillière humide ». Ce qui autorise à se demander si, entre la langue de bois et le parler vrai, la seconde n'est pas, bien souvent, pire que la première.

## **La langue de bois, une forme de stéréotypie**

Cela étant, à première vue, les similitudes entre la langue de bois et la stéréotypie abondent, les deux phénomènes pouvant aisément se voir appliquer les mêmes critères définitoires. L'une comme l'autre se caractérise par sa fréquence (critère quantitatif), par le semi-figement des éléments qui la constituent et sa résistance au changement (critères structurels), par le flou de son origine et sa relative pérennité (critères diachroniques), par son inscription dans la mémoire collective (critère sociologique), par le caractère spontané et non interrogé de ses emplois (critère énonciatif). Enfin, par sa négativité : toutes deux seraient à la fois usées sur le plan esthétique, simplistes et/ou mensongères sur le plan référentiel, et inacceptables sur le plan éthique (critère axiologique). Cette convergence sémantique est confirmée par les dictionnaires, qui définissent la langue de bois comme une « phraséologie stéréotypée » (*Larousse*, 1988) ou, plus précisément, comme une « façon de s'exprimer qui abonde en formules figées et en stéréotypes non compromettants » (*Robert*, 1993).

Langue de bois et stéréotypie sont-ils pour autant de purs synonymes? À bien y regarder, « stéréotype » apparaît comme une notion plus générale, susceptible de couvrir non seulement les phénomènes langagiers

qualifiables de «langue de bois» mais aussi des représentations idéologiques et des structures génériques (par exemple les clichés narratifs ou dramaturgiques relatifs au profil des personnages, à leurs actions, aux contextes spatio-temporels) qui échappent à cette catégorie. Corrélativement, le lexème «langue de bois» semble appelé à désigner une partie seulement des stéréotypies langagières, en l'occurrence, celles qui concernent d'une part les usages spécialisés de la langue (dans une discipline ou un domaine d'expertise particulier), et d'autre part la parole publique, et dont la finalité première serait de permettre au locuteur de ne pas s'exposer ou se compromettre.

Par exemple, lorsqu'au moment d'annoncer des mesures douloureuses, un chef d'entreprise ou un homme politique parle d'une «économie d'échelle», des «contraintes liées à la conjoncture», de l'«adaptation à la réalité du marché» ou de «bonne gouvernance», ou lorsque, devant faire état d'une bavure sanglante, un militaire parle de «dommage collatéral»<sup>2</sup>, ils donnent l'impression de ne pas vouloir exprimer clairement la réalité, certes par crainte de heurter trop brutalement l'opinion, mais aussi souvent par conformisme idéologique et par difficulté à user d'une langue plus précise. L'usage de formules générales, d'euphémismes, de mots à la mode leur permet de se protéger tout en se conformant à l'air du temps. Dans tous les cas, la langue de bois complexifie et crée une impression d'obscurité et d'opacité. Elle s'oppose sur ce point à la tendance dominante des stéréotypes, qui est plutôt de simplifier et de créer une illusion d'évidence et de transparence.

La langue de bois correspondrait donc à un *usage spécifique* des stéréotypes linguistiques, qui se caractériserait d'une part par son contexte de production (le discours public ou spécialisé, en particulier celui qui est tenu par des personnes en situation de responsabilité entrepreneuriale, scientifique, institutionnelle ou politique) et d'autre part par ses fonctions (édulcorer

ou dissimuler la portée gênante d'une réalité). Elle n'a de sens que dans un contexte d'interaction publique où la face du locuteur est mise en danger soit parce qu'il lui revient de dissimuler un fait condamnable, soit parce qu'il se sent tenu de garder le silence sur un fait qu'il juge prématuré ou inconvenant de révéler.

## **Deux illusions d'optique**

Pour celui qui y recourt, la langue de bois est utile : elle contribue à lui construire un *éthos* (Amossy, 2000, pp. 60-73) en lui donnant l'air de dominer la situation et d'être intelligent. Quand un homme politique affirme «la conjoncture actuelle interpelle le citoyen que je suis et nous oblige tous à aller de l'avant dans la voie d'une valorisation sans concession de nos caractères spécifiques»<sup>3</sup>, il use de mots connotés positivement, qui véhiculent l'image d'un homme engagé et énergique, sensible aux réalités de son temps ainsi qu'aux qualités de son pays. Du point de vue de l'énonciation, la langue de bois constitue donc une technique argumentative particulièrement précieuse, voire bien souvent indispensable. Comme la stéréotypie dans son ensemble, elle est un instrument de pouvoir à haute valeur stratégique, qu'on utilise constamment, parce qu'il est normal, lorsqu'on exerce une autorité de chercher à promouvoir sa face positive et à dissimuler sa part d'ombre.

Et pourtant, nul ne se targue jamais d'en user. C'est que, dans les sociétés démocratiques, le souci d'influencer la perception des autres est irrémédiablement suspect, et chacun a tendance à se croire lui-même innocent de cette préoccupation. Admettre qu'on pratique soi-même la langue de bois semble très difficile, de même qu'admettre qu'on emploie des stéréotypes. *A priori*, on ne parle de ces phénomènes que quand on les décèle dans le discours des autres.

La langue de bois, ce serait donc avant tout le langage des hommes publics dont on entend dénoncer le manque de clarté, de netteté ou de transparence, en ignorant son utilité et ses vertus. Si, pour celui qui l'emploie, ce mode d'expression simplifie et dégage une illusion d'évidence et de transparence, celui qui n'y adhère pas considère à l'inverse qu'il complexifie inutilement l'expression du réel et crée une impression d'obscurité et d'opacité.

Autrement dit, la langue de bois souffre de la même ambiguïté fondamentale que les autres phénomènes de stéréotypie :

– Étant donné qu'elle ne s'applique jamais à notre discours, mais à celui de l'autre auquel nous n'adhérons pas, elle est moins un fait de langue qu'un *effet de réception*, et moins un phénomène objectif que le résultat d'un jugement de valeur.

– Les valeurs négatives qui lui sont attribuées *s'inversent* dès lors qu'on se place du point de vue de l'énonciateur ou d'un récepteur bienveillant : l'usure esthétique se transforme en habileté rhétorique, l'insignifiance référentielle se mue en généralité de bon aloi, et l'infraction éthique devient un exemple de parole bienfaisante.

En somme, comme le stéréotype, la langue de bois a tout d'une illusion d'optique. Absente de la conscience de ses énonciateurs, elle fonctionne seulement dans celle *de ses récepteurs*, et il s'agit toujours d'un phénomène *répréhensible* : nommer la langue de bois, c'est d'emblée la dénoncer.

Il en résulte qu'à l'instar de la stéréotypie, la notion de langue de bois sert avant tout d'instrument polémique au service de l'analyse idéologique, c'est-à-dire d'une entreprise de démystification dont l'auteur se présente lui-même comme détenteur d'un « regard juste » (ou du moins « plus juste »), mais qu'elle est difficilement utilisable comme un outil objectif d'analyse du discours. Pour qu'elle accède à ce statut, il conviendrait

que l'on renonce à lui affecter une valeur négative... mais cela dépend moins du bon vouloir des analystes que de l'usage commun, qui, en matière de langage, s'avère avoir toujours le dernier mot.

### Trois modes d'énonciation

Constatons enfin que, si la langue de bois rejoint la stéréotypie dans ses usages et ses fonctions, elle est également susceptible des mêmes modes d'énonciation et de réception (Dufays, 1994). En l'occurrence, trois modalisations de la langue de bois peuvent être observées. À côté de l'énonciation au premier degré, illustrée par le locuteur verbeux qui croit à son discours (cas dont j'ai traité jusqu'à présent), il existe une énonciation au deuxième degré, illustrée par le polémiste qui critique le discours d'un adversaire ou par l'humoriste qui parodie ceux dont l'expression l'agace, ainsi qu'une énonciation au troisième degré, illustrée par l'homme politique ou le savant qui pratique l'autodérision en employant à l'excès un type de langage auquel il adhère tout en sachant qu'il prête à la critique ou au rire.

Si le troisième degré peut sembler assez rare (il est difficile d'en trouver des exemples écrits), le second degré a connu une fortune littéraire assez remarquable à travers les sites et les ouvrages parodiques, qui, sous couvert de discours ethnologique, font mine de nous expliquer le jargon « sans peine » de tel ou tel groupe ou de telle ou telle discipline. Considérons par exemple cet échantillon de langue de bois pédagogique proposé par le site <<http://www.charabia.net/gen/gendisp.php?gen=19>> : « Dans le but d'objectiver les savoirs, on peut observer que l'enfant, avec l'étagage d'un facilitateur, adopte spontanément des modes d'apprentissage vicariants. Mais c'est bien l'autovalidation qui, en provoquant une situation d'échange, nous force de constater :

la pédagogie de la différenciation n'est pas une pédagogie relationnelle.»

L'exemple est plaisant à la fois par la surenchère d'expressions spécialisées dont le sens échappe au commun des mortels (« objectiver les savoirs », « étayage », « facilitateur », « vicariant », « autovalidation », « pédagogie de la différenciation ») et par le caractère énigmatique de son propos : en quoi l'autovalidation provoquerait-elle une situation d'échange, et en quoi y aurait-il lieu d'opposer « pédagogie de la différenciation » et « pédagogie relationnelle » ? Mais ce qui surgit du traitement parodique, c'est avant tout une ambiguïté idéologique : en ridiculisant la forme d'un certain discours pédagogique, on semble rejeter également son contenu, qu'on feint de présenter comme vide ou abscons, alors que, quoi qu'on en pense, il possède une consistance à laquelle la parodie ne substitue que sa propre légèreté.

## NOTES

1. « La langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire. Dès qu'elle est proférée, fût-ce dans l'intimité la plus profonde du sujet, la langue entre au service d'un pouvoir. En elle, inmanquablement, deux rubriques se dessinent : l'autorité de l'assertion, la grégarité de la répétition. D'une part, la langue est immédiatement assertive [...]. D'autre part, les signes dont la langue est faite, les signes n'existent que pour autant qu'ils sont reconnus, c'est-à-dire pour autant qu'ils se répètent ; le signe est suiviste, grégaire ; en chaque signe dort ce monstre : un stéréotype. Je ne puis jamais parler qu'en ramassant ce qui *traîne* dans la langue. » (R. Barthes, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978, p. 14-15).
2. Choisir des exemples du phénomène ne va pas de soi, car cela présuppose qu'on l'ait déjà identifié avant même de le définir. Pour éviter autant que faire se peut de biaiser l'analyse par mes perceptions subjectives, j'emprunte dès lors mes exemples à un site Internet qui s'est précisément donné pour vocation de débusquer et de « traduire » les diverses manifestations de la langue de bois : <[http://www.toupie.org/textes/langue\\_de\\_bois\\_1.htm](http://www.toupie.org/textes/langue_de_bois_1.htm)>.
3. Exemple d'énoncé produit par le « générateur de langue de bois » du site <<http://www.presidentielle-2007.net/generateur-de-langue-de-bois.php>>.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMOSSY, R., *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Nathan, 2000.
- BEAUVAIS, P., *L'Hexagonal tel qu'on le parle*, Paris, Hachette, 1970.
- COPÉ, J.-F., *Promis, j'arrête la langue de bois*, Paris, Hachette Littératures, 2006.
- DANINOS, P., *Le Jacassin*, Paris, Hachette, 1962.
- DELPORTE, C., *Une Histoire de la langue de bois – De Lénine à Sarkozy*, Paris, Flammarion, coll. «Histoire», 2009.
- DUFAYS, J.-L., *Stéréotype et lecture. Essai sur la réception littéraire*, Liège, Mardaga, 1994, 2<sup>e</sup> éd. Berne, Peter Lang, 2010.

- DUTOURD, J., *Ça bouge dans le prêt-à-porter*, Paris, Flammarion, 1989.
- GUILLERON, G., *Langue de bois : décryptage irrévérencieux du politiquement correct et des dessous de la langue*, Paris, Éditions Générales First, coll. «Au pied de la lettre», 2010.
- SCHIFRES, A., *Nouveau Dictionnaire des idées reçues, des propos convenus et des tics de langage*, Paris, Lattès, 1998.
- SPORTÈS, M., *Le Souverain Poncif*, Paris, Balland, 1986.
- THOM, F., *La Langue de bois*, Paris, Julliard, coll. «Commentaire», 1987.

## RÉFÉRENCES INTERNET

- «Le générateur de langue de bois». En ligne sur <<http://www.presidentielle-2007.net/generateur-de-langue-de-bois.php>>. Consulté le 14 avril 2010.
- «Imposer l'idéologie par le choix des mots», article de F.-B. HUYGHE. En ligne sur <[http://www.huyghe.fr/actu\\_205.htm](http://www.huyghe.fr/actu_205.htm)>. Publié le 17 juin 2009 et consulté le 14 avril 2010.

- «Langues de bois». En ligne sur <[http://www.quotidienlejour.com/index.php?option=com\\_content&view=article&id=1818:langues-de-bois&catid=59:la-chronique-de-pem&Itemid=127](http://www.quotidienlejour.com/index.php?option=com_content&view=article&id=1818:langues-de-bois&catid=59:la-chronique-de-pem&Itemid=127)>. Publié le 7 avril 2010 et consulté le 14 avril 2010.
- «Langue de bois», article de Wikictionnaire. En ligne sur <[http://fr.wiktionary.org/wiki/langue\\_de\\_bois](http://fr.wiktionary.org/wiki/langue_de_bois)>. Consultée le 14 avril 2010.

**Jacques Dewitte**

*Philosophe et traducteur*

## LA LIGNIFICATION DE LA LANGUE

*«Imaginez-vous un beau matin où vous vous apercevez que les rhinocéros ont pris le pouvoir. Ils ont une morale de rhinocéros, une philosophie de rhinocéros, un univers rhinocérique. Le nouveau maître de la ville est un rhinocéros qui emploie les mêmes mots et cependant ce n'est pas la même langue. Les mots ont pour lui un autre sens. Comment s'entendre ?»*

Eugène Ionesco

Eugène Ionesco, en 1940, retourné en Roumanie où sévissait une dictature fasciste, avait éprouvé une frayeur en constatant, chez ses amis, une soudaine métamorphose : ils étaient devenus étrangers, ils étaient *devenus rhinocéros*. D'un seul coup, toute la personne était changée, en même temps que son langage, et on ne parlait plus un langage commun. De la même façon, une langue familière peut se métamorphoser ; elle est encore reconnaissable et pourtant méconnaissable. Telle est l'expérience qu'ont eue de leur langue maternelle ces témoins exceptionnels de l'idiome nazi que furent Dolf Sternberger et Victor Klemperer : c'était de l'allemand, mais ce n'était plus de l'allemand. D'où leur travail

philologique – chez Sternberger, dans les gloses de *Aus dem Wörterbuch des Unmenschen* ; chez Klemperer, dans *LTI*<sup>1</sup> – consistant à observer et à analyser les phénomènes nouveaux, et ce, principalement afin de les désamorcer et de retrouver les conditions d'un bon langage.

L'hypothèse qui sous-tend mon livre *Le Pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire* (2007) est qu'il est possible d'élucider le phénomène «langue de bois» (propre au nazisme et au communisme) au moyen des outils intellectuels de la philologie, de la linguistique et de la philosophie du langage. Mais cette hypothèse s'accompagne d'une conviction : le phénomène en question oblige à réexaminer de

fond en comble ce même outillage intellectuel, et donc à réinventer une linguistique qui soit à même d'en rendre compte. Car nous ne disposons à l'heure actuelle d'aucune théorie du langage capable de se confronter à de tels phénomènes, ni même de rendre compte de manière satisfaisante de la vie du langage en général.

Le problème n'est d'ailleurs pas tant de décrire la langue de bois que de se demander: qu'est-ce qui se passe lorsque la langue devient «de bois», autrement dit lorsqu'elle *se lignifie*? En quoi consiste cette *lignification de la langue* analogue à une pétrification<sup>2</sup>? Avec cette exigence corrélatrice: comment contrecarrer ce processus, ou lui résister lorsqu'il est déjà engagé?

## Un modèle

M'inspirant de modèles antérieurs (comme ceux de Karl Bühler et de Roman Jakobson), j'ai élaboré un modèle intégrant ce que j'appelle les *composantes fondamentales du discours*. Ce modèle est contenu de manière ramassée dans la phrase: «*Quelqu'un dit quelque chose à quelqu'un à propos de quelque chose, avec les mots de la langue*» (Dewitte, 2007, p. 243). Il y a un sujet parlant, un énoncé, un interlocuteur, la chose dont on parle (un référent), les ressources de la langue instituée. Ainsi apparaissent plusieurs axes: l'axe référentiel (du rapport entre les mots et les choses), l'axe interlocutionnel et l'axe institutionnel (du rapport entre la parole et la langue instituée).

Chacune de ces composantes comporte une dimension d'altérité, car à chaque fois, le discours se rapporte à autre chose que lui-même, à un Autre. Car contrairement à ce que suppose la théorie de la communication courante, on ne doit pas considérer ces différentes relations comme des opérations allant de soi; ce sont autant d'actes impliquant le franchissement d'une distance et dont la réussite n'est pas donnée d'avance. De chacune de

ces composantes, on doit admettre qu'elle ne constitue pas une donnée positive, mais, pour reprendre l'expression de Paul Ricœur, qu'elle existe de manière constitutivement *problématique*, c'est-à-dire risquée (Ricœur, 2008, *passim*<sup>3</sup>).

Or – telle est la thèse que je soutiens – c'est dans ce risque constitutif au langage lui-même que vient se loger la pathologie de la langue de bois. Lorsque la langue se lignifie, il n'y a plus de sujet présent à ses propres dires et susceptible d'assumer sa propre parole; il n'y plus de référent auquel la parole se rapporte; il n'y a plus d'interlocuteur véritable ni d'échange vivant entre les interlocuteurs; il n'y a plus de va-et-vient entre les ressources de la langue et le discours. Ces différents traits de la lignification de la langue sont présents dans une proportion variée dans les cas concrets<sup>4</sup>. Mais ces éléments constitutifs ne doivent pas être compris non plus comme des conditions telles qu'un bon langage aurait lieu de manière assurée. Car l'acte de parole demeurera toujours un événement de liberté qui, en un sens, comme tout acte humain libre, se donne ses propres conditions de possibilité en défiant sa propre impossibilité.

Ce modèle ayant été proposé, examinons quelques problèmes particuliers, en nous confrontant à des contre-exemples, afin de montrer la difficulté qu'il y a à cerner le phénomène de la langue de bois.

## La merveille de la parole

Pour caractériser la langue de bois, on avance souvent le trait suivant: elle a lieu lorsque «les mots ne collent pas aux choses» (Slawomir Mrozek). Cette phrase comporte une part de vérité, mais elle est insuffisante. En effet, le langage humain, dès qu'il existe, a précisément pour particularité de décoller, de décrocher du réel, de se mettre à distance pour le recréer.



Une langue s'institue par la formation d'un système phonématique, d'un système lexical, d'un système grammatical qui ont pour particularité de former un tout fait de renvois internes (c'est la part de vérité du structuralisme) et de se détacher de la réalité brute. Il serait donc erroné d'imaginer comme remède une situation où les mots colleraient à nouveau aux choses, ou de supposer un état premier où les mots et les choses seraient proches au point de ne plus faire quasiment qu'un.

Du reste, bien loin d'être un simple décolllement, la langue de bois peut se décrire tout au contraire, pour une part importante de ses manifestations, comme la visée d'une adhésion pleine, où les mots et les choses semblent ne faire plus qu'un, comme un rabattement de la relation entre les mots et les choses (axe référentiel). Il s'agit moins d'un décolllement que d'un collage quasiment hermétique (à l'image des deux hémisphères de l'expérience de Madgebourg). Cela peut se produire de deux manières opposées: soit lorsque l'on suppose un réel qui n'aurait plus besoin de mots pour être dit, soit lorsqu'on se met à envisager les mots comme étant de simples choses, à les réifier.

Quoi qu'il en soit, si on admet que le langage s'institue en un décrochage premier par rapport au réel, comment concevoir alors la différence entre cet écart constitutif et un décolllement devenu aberrant? C'est un problème analogue qui se pose à propos de *l'argent*, autre invention humaine qui a bien des traits communs avec le langage. Car si on admet qu'il y a eu originairement une autonomisation de la monnaie et du numéraire par rapport à la réalité immédiate de la vie humaine, où se trouve alors le point où ce décolllement devient une folie, où le contact avec le réel a été perdu, comme nous nous en sommes aperçus lors de la récente crise financière? Une limite a été franchie, nous le sentons bien et nous en payons les frais. Mais où la situer au juste? Ce ne peut pas être dans le décolllement de la réalité, qui a lieu très tôt, mais seulement dans une péripétie ultérieure. Il est

impossible pour y faire face de revenir à une immédiateté, à une pure et simple valeur d'usage, en-deçà de tout échange économique et symbolique. En matière de langage comme en matière d'argent, il faut renoncer à chercher une introuvable immédiateté comme seul remède au fatal décolllement; on doit assumer leur dimension médiatisée, impliquant la perte d'un rapport immédiat aux choses, tout en recherchant un critère de différenciation interne.

Or, si l'on peut dire que le *langage* est par essence médiation, opposé à toute immédiateté, il existe heureusement aussi la *parole* humaine dont on peut dire qu'elle est *la médiation de cette médiation*, puisqu'elle a notamment pour fonction de jouer les intermédiaires entre la langue instituée et la réalité concrète. La parole vivante est une opération consistant à mettre en rapport les mots employés et les choses dont on parle. Certes, ils ne colleront jamais exactement les uns aux autres, puisque chaque langue a délimité, par un choix originaire, certains champs sémantiques ou certaines catégories grammaticales qui sont absents d'autres langues. Les mots et les choses existent dans des sphères de réalité séparées, mais le propre de la parole est précisément de les mettre en relation, et d'effectuer ainsi un travail d'incessante médiation. En revanche, il y aurait lignification – apparition d'une langue de bois – lorsque la parole cesse d'exercer ce rôle, ceci ayant notamment pour implication que la langue instituée et la langue parlée tendent à se confondre, à coller l'une à l'autre.

Mais la parole ainsi comprise, comme médiation de la médiation, bien qu'elle soit une dimension inscrite constitutivement dans le langage, demeure toujours un acte concret, libre, contingent, risqué, qui peut avoir lieu ou non, et qui est effectué par des sujets humains, dans une situation privée et personnelle, ou bien publique et politique. Le langage a précisément, en tant que parole, pour caractéristique d'être ouvert à une réalité imprévisible, même s'il est aussi dans sa nature de fournir

des instruments capables, en principe de nommer toute réalité possible (comme l'a écrit Wilhelm von Humboldt, de couvrir le «champ du pensable»). Le phénomène qui nous occupe, la lignification langagière, se produit lorsque disparaît ce va-et-vient entre la langue instituée et la réalité par le biais de la parole. On touche là au cœur même du langage: il ne fonctionne comme une parole vivante que si ont lieu des actes de discours qui sont certes tributaires des médiations et conventions propres à chaque langue, mais qui constituent aussi à chaque fois des événements de liberté qui, en tant que tels, sont non programmables.

## Les ressources de la langue

La langue de bois impose une manière de nommer la réalité, ce qui s'effectue en imposant l'emploi de certains vocables tout en en excluant d'autres, qu'on n'ose plus employer ou qu'on ne songe plus à utiliser, comme si on les avait oubliés. La langue se rétrécit et s'appauvrit. C'est l'une des raisons du succès d'une idéologie (Alain Besançon l'a maintes fois souligné) : chacun se met, sans s'en apercevoir, à adopter sa manière de *nommer* et donc de *voir* la réalité. D'où ce phénomène caractéristique: certains mots s'imposent comme obligatoires et cette obligation est intériorisée par chacun. Tout se passe comme si on n'avait plus qu'un seul vocable à sa disposition. Il semble impossible et exclu d'employer *un autre mot* pour dire *la même chose*. C'est un des aspects de la lignification: la disparition de la variabilité, de la dialectique du Même et de l'Autre. Victor Klemperer a noté dans *LTI* la propagation irrésistible de tels vocables qui imposent, à l'insu du locuteur, une certaine description de la réalité, et semblent annihiler tous les autres termes possibles contenus dans le trésor de la langue<sup>5</sup>. Des phénomènes analogues existent dans la langue courante, non idéologique, lorsque se propa-

gent des «scies» ou des «tics» dus à des modes. On s'approche du *point de lignification*, même si on n'a pas encore affaire à une vraie *langue de bois*.

C'est l'une des composantes du discours qui est ainsi atteinte: le rapport aux *ressources de la langue*, à son fonds qui contient plusieurs termes pour dire la même chose (Dewitte, 2007, p. 246-48). Résister à cette lignification, c'est se demander comment dire la même chose autrement (qui cesse par là d'être tout à fait «la même»). Par cette variation langagière, c'est aussi le rapport au réel qui se rouvre. L'une des définitions possibles de la langue de bois serait donc: une langue où la dialectique du Même et de l'Autre dans la parole est devenue impossible. Par là, on voit bien qu'en matière de langage, il est impossible d'isoler le pôle des mots et celui des choses. En rouvrant la langue à son Autre (en l'occurrence, les ressources de la langue), on rouvre aussi, corrélativement, un accès au réel. Le discours se lignifie lorsqu'on n'a plus qu'un seul mot à sa disposition pour dire la réalité; il retrouve sa souplesse lorsque la parole redécouvre la diversité des vocables. Car c'est aussi la réalité qui se complexifie à nouveau.

## Stéréotypes

Soit aussi cet autre défi pour la pensée: où situer la différence entre l'usage des stéréotypes et la langue de bois? C'est une autre évidence qui s'impose spontanément à l'esprit: la langue de bois se laisserait caractériser comme un *assemblage de stéréotypes*. Dans son roman *1984*, Orwell nous y encourage dans ses descriptions du *newspeak*, présenté comme un assemblage de pièces rapportées. Et pourtant, une bonne part de la langue est faite de stéréotypes. D'où à nouveau ce défi pour la pensée: où se situe la différence entre un tel usage normal des stéréotypes et la langue de bois?

On peut la repérer dans une présence du sujet à ses énoncés et dans une capacité à les varier. La différence

– c’est la thèse que j’avance – résiderait moins dans les énoncés eux-mêmes que dans le type de relation qu’on a avec eux, et dans une capacité à varier ses propres énoncés, ce que peut faire celui qui puise dans un fonds de proverbes en fonction de la situation. C’est là que pourrait bien se situer le *point de lignification* : là où une langue vivante devient une langue de bois. Il est possible d’avoir un usage relativement libre du langage tout en recourant principalement à des stéréotypes. Le point décisif est de savoir si le relation à l’altérité du réel, à l’altérité d’autrui a ou non été rompue, ainsi que la relation d’un sujet à ses propres dires (bref, se demander si les différentes composantes de la parole sont à l’œuvre ou non).

Hannah Arendt, dans *Eichmann à Jérusalem* (1997), a observé, mi-horrifiée mi-amusée, comment le fonctionnaire nazi était prisonnier de ses énoncés stéréotypés, certains préexistants, d’autres comme forgés par lui-même et néanmoins figés. Mais il peut exister des situations où ne circulent que des stéréotypes, sans que l’on doive parler pour autant d’une langue de bois. Ainsi, lorsque des paysans communiquent entre eux en ne faisant pratiquement qu’énoncer des proverbes dans différentes situations. Si on peut affirmer que ce n’est pas une langue de bois, c’est dans la mesure où demeurent présentes et vivantes les principales composantes du discours : il y a un arrière-plan de réalité (un référent), une relation à autrui, une présence du sujet qui se rapporte à ces lieux communs, un certain fonds de la langue où on va puiser. Les composantes fondamentales de la parole ne sont pas atteintes comme elles le sont avec la langue de bois.

## L’implication du sujet

Il y a une autre caractéristique importante, qui concerne *l’implication du sujet*. La présence d’un sujet

à ses propres dires est une composante essentielle d’une parole vivante. L’une des caractéristiques de la langue de bois est que c’est un discours qui, en vérité, n’est plus tenu par personne, qui circule, passe de lèvres en lèvres, devient omniprésent, mais sans qu’il n’y ait plus de sujet vivant, présent en chair et en os, pour l’énoncer. Orwell a bien observé ce phénomène, notamment dans sa description d’un orateur qui parle le *duckspeak*, la « canelangue » : « Ce n’était pas le cerveau de l’homme qui s’exprimait, c’était son larynx. La substance qui sortait de lui était faite de mots, mais ce n’était pas du langage dans le vrai sens du terme. » (Orwell, 1974, p. 82). Hannah Arendt avait perçu Eichmann à Jérusalem de la même façon. Et pourtant – nouveau défi pour la pensée – il existe dans les langues beaucoup de phrases impersonnelles et nominales où semble absent tout sujet. Relèvent-elles alors de la langue de bois ? Je ne le crois pas. Cela demanderait une longue analyse. Je me contenterai de dire ceci : la différence tient à ce qu’il peut y avoir la présence d’une subjectivité dans des énoncés sans sujet grammatical.

## Idiomes spécialisés

L’un des problèmes qui se posent – nouveau défi pour la pensée – est de savoir si la langue de bois est un cas particulier de langue scientifique ou bureaucratique. À nouveau, il faut se montrer prudent et nuancé. Car nul ne contestera qu’il est utile et légitime que se constituent, à l’intérieur de la langue commune, des idiomes spécialisés (juridique, logique, philosophique), lesquels apparaissent de prime abord au profane comme obscurs et opaques. Mais si on renonce à considérer que la langue de bois serait un cas particulier d’idiome spécialisé, où situer alors la ligne de partage entre une langue lignifiée et son bon usage vivant ?

Une première différence est que, même si d'un point de vue extérieur l'idiome spécialisé peut apparaître comme hermétiquement clos et inaccessible aux profanes, sa raison d'être initiale est d'ouvrir à un réel : forger des concepts et nommer certains aspects de la réalité qui, sans eux, n'auraient pas de consistance. Le vocabulaire du droit fait exister une manière juridique d'envisager la réalité sociale. Donc, l'idiome spécialisé a un référent, même si celui-ci a besoin de cet idiome pour être nommé et compris (selon une structure circulaire que l'on retrouve constamment). Ceci a une portée générale, valant aussi pour la langue littéraire. Paul Ricœur a pu écrire qu'une œuvre littéraire avait un référent appelé « monde du texte », ou, mieux encore « monde de l'œuvre »<sup>6</sup> (ainsi *le monde de Proust*, auquel seule la lecture de *La Recherche du temps perdu* peut donner accès, et non pas une étude historique sur la société française au tournant du siècle). De même, l'idiome spécialisé ouvre à un certain monde : celui de la pensée juridique ou de la pensée logique.

Une seconde différence est que l'idiome spécialisé reste en principe en contact avec la langue commune dans la mesure où peut s'effectuer un va-et-vient entre les deux sphères. Les spécialistes peuvent, jusqu'à un certain point, retraduire les termes et les énoncés de l'idiome dans la langue commune et surtout, initialement, il leur appartient de traduire les termes de l'expérience commune dans la conceptualité juridique. Un tel va-et-vient n'existe pas dans le fonctionnement de la langue de bois. En effet, la traduire dans la langue commune, ce n'est pas faire œuvre explicative et herméneutique, c'est effectuer un acte critique de dérision et de démythification qui démontre que les grands mots ne sont que des euphémismes dissimulant une réalité sordide. Traduits dans la langue commune, les vocables de la langue de bois révèlent leur mensonge.

Ces deux points suffisent à indiquer la spécificité de la langue de bois propre aux régimes totalitaires : elle n'a

plus de référent, elle n'ouvre plus à un monde, elle n'est plus prise dans une relation de dialogue avec autrui, ni de va-et-vient avec la langue commune. Sa raison d'être n'est pas d'ouvrir à une réalité spécifique, mais d'empêcher tout rapport à la réalité. Certes, même dans les sociétés libérales, la langue bureaucratique nécessaire au fonctionnement de l'État et du droit risque toujours de se lignifier. Il peut même exister des cas-limites où la ressemblance est grande, mais ce n'est pas une raison suffisante pour identifier ces deux phénomènes de nature différente.

## Rigidité ou fluidité

À nouveau, introduisons des nuances par rapport à certaines idées préconçues. La langue de bois est certes une langue devenue opaque, obscure, mais une analyse plus fine montre qu'elle est tout autant une langue qui se veut transparente, immédiatement saisissable. L'opposition de la transparence et de l'opacité (ou de l'obscurité) n'est pas un critère pertinent pour distinguer la langue de bois d'un bon discours (ce qui, il est vrai, met en question la pertinence absolue de l'idée de lignification). De même, on doit se garder de se référer à *l'antithèse du vivant et du figé*, surmonter une pente naturelle consistant à opposer antithétiquement le « vivant » (fluide) et le « figé » (mort). Le langage ne peut pas être conçu idéalement comme une pure fluidité que viendrait compromettre un élément figé (de la même façon que pour certains, comme Rousseau, les consonnes, facteurs de discontinuité, entament la belle fluidité vocalique) et un examen de la langue totalitaire montre qu'elle consiste notamment aussi dans la visée d'une fluidité absolue. Tout se passe comme si le *new-speak* génialement décrit par Orwell voulait occulter l'opacité de sa propre discursivité, le temps nécessaire

à sa propre énonciation. C'est ce que j'ai appelé la «compulsion d'euphonie» (Dewitte 2007, p. 65-68).

La vie concrète du langage se situe donc entre fluidité et rigidité, et la pure fluidité est tout aussi funeste que la fixité absolue. Cela confirme que d'autres modèles sont requis qu'un tel schéma antithétique: un modèle qui fasse droit au fait que le langage existe dans un entre-deux, dans une distance surmontée, mais jamais abolie une fois pour toutes.

## Conclusion

Résumons-nous. La langue de bois – ou plus exactement le phénomène de son apparition, ce que j'ai appelé la *lignification de la langue* – peut se produire de différentes

façons. Mais d'une manière ou d'une autre, c'est l'ensemble des composantes fondamentales du discours qui est *atteint* (comme on parle d'une atteinte des fonctions cérébrales à propos de l'aphasie). Il se produit un bouclage sur soi qui concerne à la fois le rapport au réel (référent), l'interlocution, le rapport à la langue, le rapport au sujet à son discours, le rapport aux ressources de la langue. Dans certains cas particuliers, il est difficile de décider si on a affaire ou non à un usage qui mérite l'appellation de «langue de bois», car il existe, dans la langue normale, des phénomènes qui en sont proches (stéréotypes, discours impersonnel, etc.). Il convient donc à la fois d'élaborer un modèle et des critères généraux et d'être attentif à la particularité des phénomènes concrets, mais sans perdre de vue pour autant le phénomène spécifique de la langue de bois qui constitue une rupture radicale.

## NOTES

1. J'ai consacré à ces deux grands témoins-penseurs de la langue de bois nazie deux chapitres de mon livre sur le langage totalitaire: «Langage et inhumain. Sur le Dictionnaire de l'inhumain de Dolf Sternberger» (Dewitte, 2007, p. 95-143); «La langue brune et le balancier: LTI de Victor Klemperer» (Dewitte, 2007, p. 145-198).
2. Je file donc la métaphore contenue dans la formule «langue de bois» qui, on le sait, a été forgée d'abord en polonais.
3. J'ai constaté avec plaisir que Dominique Wolton (2009) rejoignait indirectement le propos de Ricœur, en soulignant que la *communication*, par opposition à *l'information*, était «le résultat d'un processus fragile de négociation» (p. 136) et donc, avait quelque chose de problématique, de non assuré d'avance.
4. Il y a une question que j'aimerais bien pouvoir poser un jour à ceux qui en ont eu l'expérience. La lecture quotidienne du journal du Parti, cet exercice obligatoire de survie dans les régimes communistes, se faisait-elle solitairement ou collectivement? Est-ce que chaque apparatchik lisait la *Pravda* seul à son bureau, afin de la décrypter et de lire entre les lignes les imperceptibles signes de changement du pouvoir? Ou est-ce que cette lecture se faisait à plusieurs, comme une découverte commune, accompagnée d'un commentaire? J'incline à retenir la première hypothèse, car une lecture à plusieurs aurait pris une dimension herméneutique et critique et elle aurait été l'amorce d'un espace public.
5. Voir Dewitte, 2007, p. 187 et s. («*Fanatique*: la résistible ascension d'un vocable»).
6. «*Ouvrir sur* le dehors la notion de mise en intrigue [...], c'est [...] suivre le mouvement de transcendance par lequel toute œuvre de fiction, qu'elle soit verbale ou plastique, narrative ou lyrique, projette hors d'elle-même un monde qu'on peut appeler le *monde de l'œuvre*» (Ricœur 1984, p. 14).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARENDR, H., *Eichmann à Jérusalem*, traduit de l'anglais par A. Guérin, Paris, Gallimard, nlle éd. 1997 (1<sup>re</sup> éd. 1963).

DEWITTE, J., *Le Pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit. Essai sur la résistance au langage totalitaire*, Paris, Michalon, 2007.

KLEMPERER, V., *LTI, la langue du III<sup>e</sup> Reich. Carnets d'un philologue*, traduit de l'allemand par E. Guillot, Paris, Albin Michel, 1996.

ORWELL, G., *1984*, traduit de l'anglais par A. Audiberti, Paris, Gallimard-Folio, 1974.

RICŒUR, P., *Temps et récit*, vol. II, *La configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984.

RICŒUR, P., *Discours et communication*, Paris, L'Herne, 2005.

WOLTON, D., *Informer n'est pas communiquer*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

**Paul Gradvohl**

*Université Nancy II*

## **LA LANGUE DE BOIS AU PILORI: HONGRIE 1954**

Reprendre le petit ouvrage d'Iván Fónagy et Katalin Soltész, *A Mozgalmi Nyelvről* [Sur la langue du mouvement ouvrier] (1954) plus d'un demi-siècle plus tard pourrait sembler saugrenu<sup>1</sup>. Citations de Staline et de Rákosi, ou d'autres autorités communistes de l'époque, références antérieures à la mort du petit père des peuples, autant d'indices qui n'encouragent pas à croire que les 72 pages, consacrées à la langue de bois en Hongrie communiste, auraient dû sortir de l'oubli. Certes le quatre-vingt-dixième anniversaire de la naissance d'un grand linguiste<sup>2</sup> était propice à décloisonner la pensée trop souvent rigide attachée à la langue de bois. Et le hongrois a sa *bikkfanyelv* («langue insipide») <sup>3</sup> qu'on retrouve plus tard sous la forme *bükkfanyelv* («jargon, charabia»), terme attesté encore dans les années 2000 où la référence au hêtre (*bükkfa*) vise la rigidité qui finalement rend la langue incompréhensible. Nous sommes ici plus proche de la «langue de chêne» russe que du mélange d'artifice et fausseté porté par le «bois» français, qui toutefois comporte une nuance de

rigidité contre-productive<sup>4</sup>. Cependant point de bois dans l'ouvrage étudié et, en titre, un terme difficilement traduisible en français.

### **Les subtilités de la critique: clés pour le décryptage**

*A / mozgalm-i / nyelv-ről* signifie, mot à mot «la / mouvement-du / langue-sur». Mais *mozgalmi*, dérivé de *mozgalom* (mouvement) n'a le sens de mouvement ouvrier (communiste) que dans certains contextes. Pourtant ce choix impose d'autres considérations. Il était aisé de parler de «langue du parti» (*pártnyelv*) ou de «langue de la propagande», mais en choisissant une référence plus neutre en apparence, les auteurs incluent à la fois la langue officielle, celle des institutions d'État et du parti, mais aussi celle pratiquée à l'usine, l'école...

Surtout l'intonation des discours ou allocutions est comparée à des performances orales d'autres natures. Le corpus élaboré pour l'essentiel en 1950-1951 voit sa validité affirmée pour la période postérieure, avec quelques nuances ce qui permet une chronologie fine de l'évolution de cette «langue». Diversité des registres du corpus (tant oral qu'écrit) et précision de la chronologie sont des points forts de la démonstration.

Dès sa préface, le livre offre un mélange improbable d'inflexibilité idéologique apparente et de réflexion critique. Elle renvoie au 2<sup>e</sup> Congrès du MDP<sup>5</sup> de février-mars 1951 qui appelait l'attention sur les distorsions de la langue du mouvement ouvrier. On demanda alors aux journaux de s'attacher à la correction de la langue par opposition aux mots et expressions louches. En fait les documents officiels montrent que cette demande du parti n'était pas aussi clairement formulée et que les jeunes linguistes de l'Académie des Sciences ont simplement mis à profit une ouverture.

C'est dès les premiers paragraphes qu'est affirmée la présence, dans les manifestations du mouvement ouvrier, les conseils, les bureaux officiels de la «langue du mouvement ouvrier» sous «la forme tant détestée des discours bureaucratiques incolores, sans saveur»<sup>6</sup>. Donc les linguistes doivent donner leur vision sur ce que József Révai<sup>7</sup> a appelé au Congrès «l'argot bureaucratique» [*bürocratikus tolvajnyelv*] (en hongrois, argot se dit langue des voleurs) et proposer comment rendre saine la langue du mouvement ouvrier. Mais il faut du temps pour réunir les données, lire bien des journaux, écouter des réunions... Les auteurs ont ainsi utilisé en particulier un journal d'entreprise, le *Fogaskerek* [L'engrenage]<sup>8</sup>, à la demande de la rédaction qui souhaitait améliorer son travail<sup>9</sup>. Enfin il est annoncé que les problèmes soulevés ne trouveront pas leur solution en fin de volume. *Ab ovo* la compulsion normative, si souvent attachée à la langue de bois, est rejetée, même pour critiquer cette dernière.

Pour finir, la démarche se précise: «Il faut comprendre en quoi réside la menace de différenciation linguistique à laquelle nos dirigeants ont fait allusion en relation avec les erreurs de la langue du mouvement ouvrier, il faut s'emparer du concept de jargon<sup>10</sup>; il nous faut savoir quelle est la différence entre langue et jargon. Nous verrons plus tard que la connaissance lacunaire de la langue littéraire contribue très fortement à la diffusion des erreurs venues de la langue du mouvement ouvrier. Il faut voir clairement ce qu'est réellement la langue littéraire, dont la diffusion la plus large est un des objectifs centraux de la révolution culturelle. Il nous faut parler du rapport entre langue et pensée, les déficiences de l'une dépendent de celles de l'autre, et inversement, on ne peut les comprendre vraiment qu'ensemble.»

En trois pages de préface, les auteurs sont à la fois prudents dans la présentation de leur démarche, appuyée sur les plus hautes autorités, et en même temps ils profitent de certaines expressions employées par des dirigeants pour signifier que l'équivalent pratique de «langue du mouvement ouvrier» était «langue des voleurs bureaucratiques» et que son fonctionnement social était celui d'un «jargon» dont le statut est manifestement inférieur à celui d'une langue. Le premier point amène donc le lecteur à penser qu'un groupe a pris en main une machine bureaucratique et se situe en opposition au peuple qu'il domine, et le deuxième évoque une situation où les caractéristiques linguistiques associées à ce groupe soulignent un décalage avec les usages populaires et littéraires. L'art est bien sûr de ne pas le formuler de la sorte. Mais la qualité du choix des termes se perçoit fort bien et, sans être un pamphlet politique, le petit volume, dès ses premières pages, s'impose au lecteur comme une œuvre des plus singulières dont le style est souvent remarquable. L'ordre suivi dans cet article est celui du livre: histoire, description générale, puis études mêlant causes diverses et diagnostic plus précis, enfin perspective de solution.